

Roger Caratini

INITIATION
À LA
PHILOSOPHIE



**2 500 ANS DE PHILOSOPHIE
OCCIDENTALE**

DES PRÉSOCRATIQUES À SARTRE

archi
A
poche

ROGER CARATINI

INITIATION
À LA PHILOSOPHIE

ARCHIPOCHE

DANS LA MÊME COLLECTION

1. Corinne Morel, Dictionnaire des symboles, mythes et croyances.
2. Le Saint Coran.
3. Jean-Yves Dournon, Dictionnaire des citations françaises.
4. Pierre Vallaud, Chronologie des rois de France.
5. Marie Berchoud, La Conjugaison et ses pièges.
6. Marie Berchoud, L'Orthographe et ses pièges.
7. Marie Berchoud, Le Vocabulaire et ses pièges.
8. Marie Berchoud, Le Style et ses pièges.

Si vous désirez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Archipoche,
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada,
à Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

eISBN 978-2-3528-7357-0

Copyright © Éditions Archipoche, 2012.

Sommaire

[Page de titre](#)

[DANS LA MÊME COLLECTION](#)

[Page de Copyright](#)

[Avant-propos](#)

[LIVRE I - HISTOIRE](#)

[Naissance de la philosophie](#)

[PREMIÈRE PARTIE - La philosophie antique](#)

[DEUXIÈME PARTIE - La philosophie au Moyen Âge et à la](#)

[Renaissance](#)

[TROISIÈME PARTIE - La philosophie moderne de Descartes](#)

[Nietzsche](#)

[LIVRE II - THÈMES](#)

[Les divisions traditionnelles de la philosophie](#)

[PREMIÈRE PARTIE - Logique et épistémologie](#)

[DEUXIÈME PARTIE - La métaphysique](#)

[TROISIÈME PARTIE - Le monde des valeurs](#)

[Conclusion bibliographique](#)

[Index nominum](#)

[Index rerum](#)

Avant-propos

Je me souviens encore des cérémonies d'initiation culturelle auxquelles j'étais soumis, comme tous les enfants, puis comme tous les adolescents de mon âge, du temps des trains à vapeur. La première était la « dictée », avec le mythe de « faire zéro faute » ou la crainte du terrible « zéro pointé ». Puis venait la « composition française » ou la « rédaction » : il nous fallait décrire la fin des vacances, un départ en voyage, une bataille de boules de neige. On franchissait encore une ou deux années, et nous subissions une torture nouvelle, la « narration » et ses sujets immuables: « Racontez un événement drôle, ou pittoresque, ou grave, auquel vous auriez assisté. » Et les plus grands que nous, pour nous effrayer, nous disaient que cela n'était rien en comparaison du rite mystérieux de la « dissertation française ». Tu verras, quand on te demandera d'étudier le rôle de la passion chez Racine et chez Corneille, la morale qui se dégage des fables de La Fontaine, le sentiment de la nature chez Lamartine, l'hypocrisie dans les comédies de Marivaux.

Enfin, quand nous en avons terminé avec tous ces exercices progressifs destinés à nous apprendre à écrire d'abord, puis à réfléchir sur la manière d'écrire des autres, qu'on appelait les « auteurs classiques », sur leurs sentiments, sur leurs malheurs, sur leur amour éventuel pour l'humanité, nous apprenions, terrorisés, que nos études secondaires seraient sanctionnées par une ultime et difficile épreuve, au nom barbare : la « dissertation philosophique ». Et lorsque venaient les premières brumes de l'automne, enchaînés au poteau des sacrifices, nous nous voyions proposer notre premier sujet de « dissert' », qui nous a terrassés: « Qu'est-ce qu'un philosophe ? », « Qu'est-ce pour vous que la philosophie ? »

La bonne vieille réponse étymologique, qui fait du philosophe l'« ami de la sagesse », est respectable, mais elle ne nous avance à rien. Elle nous oriente cependant quelque peu. Si le philosophe est celui qui recherche la sagesse, c'est qu'il n'a pas d'autre but; il ne vise ni le bien de l'humanité, ni l'instauration de la paix universelle, ni aucune grande cause, aussi noble soit-elle: lutter contre le faim dans le monde, contre le racisme, contre toutes les dictatures, contre la misère n'est pas « être philosophe ». Mais qu'est-ce alors que la sagesse ? Le mot grec pour « sagesse », sophia, désigne en fait le savoir, sous toutes ses formes: la philosophie est une sorte de curiosité universelle, qui aboutit à une connaissance de l'homme et de la réalité tout entière, connaissance sur laquelle peut se fonder une certaine manière de vivre, avec les autres hommes et avec cette réalité, c'est-à-dire une morale ou, comme on dit plus savamment, une éthique.

Tout savoir se présente comme un système de concepts. Pour le physicien, par exemple, les concepts se nomment « particules », « masse », « interaction », « énergie », etc., et le système s'appelle une grande théorie qui rend compte de

ces concepts et de leurs relations: c'est le cas des théories de la relativité ou de la physique quantique. Et il y a, de même, un savoir du biologiste, un savoir de l'astrophysicien, un savoir du géologue, et ainsi de suite.

Le savoir du philosophe a cela de caractéristique qu'il est très général, qu'il dépasse tous les savoirs particuliers et, a fortiori, tous les savoirs pratiques. Faire de la philosophie, c'est forger des concepts aussi généraux que possible, et les constituer en un système qui rende compte de tous les savoirs particuliers, de la réalité en général, y compris de notre réalité humaine et de notre destinée. De ce point de vue, il ressemble au savoir religieux: affirmer que l'univers est une création divine, et que l'homme est l'image de ce dieu créateur qui le recueille pour l'éternité sous certaines conditions, c'est énoncer un système philosophique qu'on appelle une théologie.

Toutefois, le savoir du philosophe se distingue de celui du théologien de par ses origines. Pour le théologien, il s'agit d'un savoir qui lui est, en quelque sorte, descendu du ciel tout fait, invariable et absolu, c'est un savoir révélé; pour le philosophe, c'est un savoir construit par la raison, non révélé par une puissance extérieure à lui. Les deux savoirs peuvent d'ailleurs se rejoindre parfois (exemple: l'augustinisme, le thomisme, la doctrine de Malebranche se sont fondus avec la théologie chrétienne).

Cela dit, la philosophie, comme les religions d'ailleurs, ne peut éternellement se renouveler. Depuis 2 600 ans qu'elle existe, la philosophie occidentale n'a guère fourni plus d'une vingtaine de systèmes généraux, qui se sont morcelés en un certain nombre de systèmes particuliers, tout comme les trois grandes religions monothéistes constituent trois systèmes qui se sont morcelés en sectes et Églises diverses. Il résulte de cela que l'innovation, en philosophie, est de plus en plus rare et qu'il y a de moins en moins de créateurs de systèmes - de philosophes comme Platon ou Descartes, par exemple - et de plus en plus d'utilisateurs, de diffuseurs ou d'enseignants des systèmes antérieurs. Dans la Grèce du VI^e siècle av. J.-C., quand on rencontrait un « philosophe » il y avait près de 100 % de chances pour que ce fût un créateur de système philosophique; dans l'Europe du XX^e siècle finissant, il y a près de 100 % de chances pour que ce soit un diffuseur ou un adaptateur des anciens systèmes. Mais, dans les deux cas, en principe, aussi bien Platon que le plus humble professeur de philosophie sont des « amis de la sagesse » : l'un la crée, l'autre la diffuse ou la commente.



Voici donc un livre sur la philosophie, et principalement sur la philosophie classique; on y étudie son histoire, on y analyse ses principaux concepts et ses principaux systèmes. Il n'est pas destiné aux spécialistes (qui y rencontreront peut-être, çà et là, quelques directions méritant d'être explorées plus avant); il s'adresse à tous ceux qui ressentent comme un manque la disparition de

culture philosophique liée, sans doute, à l'avènement d'une société de consommation de masse, d'un État industriel avancé et des moyens informatiques qui dégradent la pensée en la simplifiant à outrance, en en faisant un système d'informations alors qu'elle devrait être un système d'explications.

Les nouveaux oracles, ce ne sont plus des Socrate, des Platon, des Aristote, de saint Thomas, des Descartes, des Kant, des Hegel ou des Nietzsche, ni même de Heidegger ou des Sartre, ce ne sont plus des penseurs abstraits: ce sont les économistes, les hommes politiques, les porte-parole des syndicats de tous bords, leurs vulgarisateurs médiatiques. Paradoxalement, la révolution culturelle de mai 1968, produit partiel de la critique philosophique de l'après-guerre, a cloîtré la philosophie dans un ghetto dont elle ne sort qu'à peine: l'immédiateté impatient de l'utile a condamné l'hésitation patiente de la réflexion, le tintamarre l'emporte sur le silence.

Mais, de même que la libération sexuelle, la contraception et l'interruption volontaire de grossesse n'ont pas tué la passion amoureuse, de même l'économie, la raison d'État, la social-démocratie, la pensée politiquement correcte et la mondialisation n'ont pas éteint la passion philosophique: toutefois, la pensée des philosophes a cessé d'être un scandale partagé par tous, elle est devenue une confidence à quelques-uns.

Le but de ce livre n'est pas de remplacer un enseignement philosophique original, mais de fournir à tous ceux qui les recherchent des explications - bien plus que des informations mortes - sur les fondements de la philosophie, sur son histoire, sur ses divers visages. Il y a trois ou quatre dizaines d'années, un ouvrage de cette espèce aurait été inutile: les gros manuels scolaires fournissaient les définitions essentielles et des livres d'introduction à la philosophie permettaient à tout un chacun de s'aventurer sur les sentiers de la philosophie classique: les initiations ne manquaient pas. Aujourd'hui, l'accès progressif à la réflexion philosophique est plus secret, alors que, de plus en plus, la philosophie, la pure philosophie, loin des préoccupations utilitaires, politiques, humanitaires, redevient lentement à la mode. En écrivant ce livre, j'ai pensé en premier lieu à tous ces lycéens qui abordent, décontenancés, cette discipline qui pour beaucoup, est la clef de leurs succès futurs, à tous les candidats aux diverses grandes - et moins grandes - Écoles, même scientifiques, où la matière « philosophie » est présente, sans parler des nombreux amateurs de toutes origines, parfois désemparés quand ils sont confrontés à des problèmes éthiques, méthodologiques, voire métaphysiques.



Quelques mots seront utiles sur l'organisation de ce gros volume.

Il n'y a pas de présentation de la philosophie sans initiation à l'histoire de la philosophie: c'est le but du livre I de cet ouvrage. Nous n'avons pas cherché à refaire - en beaucoup moins bien - la fondamentale Histoire de la philosophie.

d'Émile Bréhier, dont la première édition a maintenant plus de soixante ans d'âge, et qui reste toujours le meilleur outil en la matière si l'on veut s'initier au devenir de la philosophie occidentale, depuis les Présocratiques jusqu'au début du XX^e siècle. Nous nous sommes limité à donner des explications simples sur les principaux systèmes de l'histoire de la philosophie, conçues comme une introduction à la lecture de Platon, d'Aristote et des autres, jusqu'à l'aurore du XX^e siècle, avec Schopenhauer et Nietzsche comme terminus provisoire.

Dans le livre II de ce volume, nous passons en revue les concepts et les idées forces de la philosophie contemporaine dans les domaines de la logique et de l'épistémologie, de la métaphysique, de l'éthique et de la philosophie des valeurs. Nous rencontrons ainsi, tout au long des chapitres, les vues de notre regrettable maître Bachelard, les doctrines de Wittgenstein, mais aussi la phénoménologie husserlienne, l'existentialisme, le structuralisme, le stirnérisme, la pensée de Kierkegaard, etc.

En Annexe, à la fin du volume, le lecteur trouvera un index-glossaire qui, nous l'espérons, lui rendra quelques services. Une conclusion bibliographique sommaire complète notre travail.

Il y a deux grandes absentes dans notre ouvrage: la pensée orientale et l'anthropologie (du moins dans ses disciplines particulières comme la psychologie, la psychanalyse, la sociologie ou la pensée politique). Cette omission est volontaire: un livre dans lequel on explique trop de choses devient vite superficiel.

On ne trouvera pas non plus, dans ce livre, sinon par quelques allusions, la présentation des travaux philosophiques contemporains: ce n'est pas par mépris pour les nouvelles percées de la pensée philosophique, mais parce que nous étions confronté à un dilemme insoluble: ou bien parler, superficiellement, de la philosophie en marche, ce qui reviendrait à énumérer une centaine de noms de philosophes français, anglo-saxons, italiens, allemands, etc., ou bien en faire l'étude systématique, comme nous l'avons fait pour la philosophie classique... et nous aurait fallu écrire un deuxième volume, aussi épais que celui-ci. Nous avons donc choisi de nous taire.

Roger CARATIN

LIVRE I

HISTOIRE

Naissance de la philosophie

Le mot

Selon une tradition rapportée par Cicéron (Tusculanes, V, chap. III, § 7-9), le mot « philosophie » aurait été créé par Pythagore, un Grec originaire de Samos qui vécut au VI^e siècle av. J.-C. et dont l'influence a été considérable dans l'histoire de la pensée grecque (voir ci-après, p. 76). Comme on lui demandait s'il était un « sage » (en grec : sophos), c'est-à-dire un homme s'occupant de connaître la nature des choses, il aurait répondu : « Je ne suis pas un sophos, mais un philosophos », c'est-à-dire un « ami » (philos) de la sagesse (sophia), et non pas un possesseur de cette sagesse. Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette tradition, les termes philosophia et philosophos sont employés, dès l'antiquité hellénique, en des sens divers et passent en latin (philosophia, philosophus), puis dans toutes les langues européennes: philosophie (français, allemand), philosophy (anglais), filosofia (italien, espagnol, russe), etc. ; les Arabes, lorsqu'ils découvrirent la culture antique, transcrivirent directement les termes grecs falsafa, faylasūf.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, on distinguait la philosophie naturelle, qui étudiait la nature (l'astronomie, la physique, la biologie, etc., sont, en ce sens, des parties de la philosophie naturelle), et la philosophie morale, qui concernait tout ce qui a trait à l'homme, à sa nature, à sa pensée, à ses rapports avec l'univers, à sa destinée et tout ce qui a trait aux principes premiers de la réalité (ou considérés comme tels) : Dieu, l'âme, etc., principes qui sont l'objet de la métaphysique ou philosophie première. À partir du XIX^e siècle, le vocabulaire se précise. La philosophie naturelle devient la science, avec tout ce que ce mot sous-entend (l'expérimentation, le déterminisme des lois, la traduction mathématique des lois de la nature) ; la philosophie morale explose en plusieurs déterminations qui, progressivement, vont devenir des « spécialités philosophiques » : la morale, la logique, la métaphysique, etc. En même temps la philosophie devient matière d'enseignement. Alors que les philosophes du XVII^e et du XVIII^e siècle étaient de toutes sortes de penseurs polyvalents qui divulguaient leurs doctrines par des livres (Descartes, Spinoza, Locke, Hume, Leibniz, etc.), ceux du XIX^e siècle enseignent ex cathedra, ce sont des professeurs, dont les cours ont un retentissement

fameux. Cela avait commencé à Königsberg, à la fin du XVIII^e siècle, avec l'enseignement de Kant. Au XIX^e siècle les universités allemandes devinrent les hauts lieux de la philosophie ; elles accueillent Fichte (Berlin), Schelling (Iéna), Hegel (Iéna, Heidelberg, Berlin), et quelques-uns de leurs épigones (mais les plus grands d'entre eux œuvreront loin d'elles et parfois malgré et contre elles : Schopenhauer, Engels, Marx, Max Stirner, Nietzsche).

Cette tradition universitaire s'est poursuivie au XX^e siècle, en Allemagne et hors d'Allemagne. Paris, Oxford, Cambridge, Vienne et quelques autres universités européennes sont devenues (il vaudrait mieux écrire « redevenues » eu égard à l'activité de certaines d'entre elles au Moyen Âge) des centres actifs de réflexion philosophique, animés par des individualités qui sont devenues – souvent à leur corps défendant – des chefs d'Écoles, tels Bergson (Paris), Husserl (Fribourg-en-Brisgau), Heidegger (Fribourg-en-Brisgau), Russell (Cambridge), Wittgenstein (Cambridge), Bachelard (Paris). Les grands bouleversements politiques dus aux deux guerres mondiales ont entraîné des migrations intellectuelles, favorisées par le développement de la coopération internationale: Wittgenstein était viennois, mais il a fait carrière à Cambridge ; l'un des principaux philosophes britanniques contemporains, Popper (Londres), est lui aussi d'origine autrichienne ; le Français Lévi-Strauss a commencé par enseigner au Brésil (São Paulo) et à New York avant de professer en France ; la progéniture de Heidegger et de Husserl s'est retrouvée en France, et plus spécialement à Paris (Sartre, Merleau-Ponty), celle de Marx à Francfort (Horkheimer, Marcuse, Adorno, Habermas), etc.

Après 1945 (mais le mouvement se dessinait déjà avant la Seconde Guerre mondiale), la philosophie n'est plus uniquement universitaire (exemple : Sartre) et ses divisions traditionnelles perdent de leur rigueur. Elle peut se décrire comme une démarche très générale qui utilise tous les procédés dont l'esprit humain dispose pour réfléchir, comme l'observation, la déduction, le calcul, les ordinateurs, l'amour, l'extase, la parole, le silence, la souffrance. C'est une réflexion sur la totalité de l'être, aussi bien sur l'homme et sa destinée que sur la science et l'univers, sur l'histoire de l'humanité, sur la création du poète, du peintre ou du musicien : sa prétention est encyclopédique. Mais c'est aussi une démarche systématique : alors que les sciences cherchent à connaître les lois de phénomènes, le « savoir affectif » nous fournit – selon la doctrine du philosophe français contemporain Ferdinand Alquié – le sens diffus de l'être ; la philosophie tend vers la mise en ordre rationnelle, universelle, de tous nos pouvoirs de connaissance, de sentiment et d'action, et cette mise en ordre se présente comme une explication dernière des choses. Voilà pourquoi il y a philosophie de toute chose. Philosophie des sciences, philosophie de l'action, philosophie de la technique, philosophie de l'univers, philosophie de l'art, philosophie de la philosophie. La philosophie ne se définit pas, elle se construit.

Rappelons enfin que le mot « philosophe » a pris, à certaines époques, un sens particulier, en rapport plus ou moins lointain avec ce qui vient d'être dit. Au Moyen Âge, par exemple, la philosophie convergeait vers la théologie et ses tenants étaient qualifiés de Doctes ou de Docteurs ; le terme « philosophe

servait alors à désigner les alchimistes, les illuminés qui recherchaient la transmutation des métaux en or (d'où l'expression « pierre philosophale » pour nommer la substance imaginaire qui devait opérer cette transmutation). Au XVIII^e siècle, on a appelé « Philosophes » (avec un « P » majuscule) les écrivains comme Voltaire, Diderot, Rousseau, d'Alembert, d'Holbach, Helvétius, etc. qui combattaient en particulier l'obscurantisme et l'intolérance. Vers les années 1975-1980, à Paris, le qualificatif de « nouveaux philosophes » a été attribué à de jeunes écrivains, de formation philosophique, qui se rebellaient contre certaines idéologies dominantes dont les œuvres relèvent de la polémique, de la politique voire de l'essai mondain, mais non pas de la philosophie au sens riche et premier du terme.

La philosophie a-t-elle une date de naissance ?

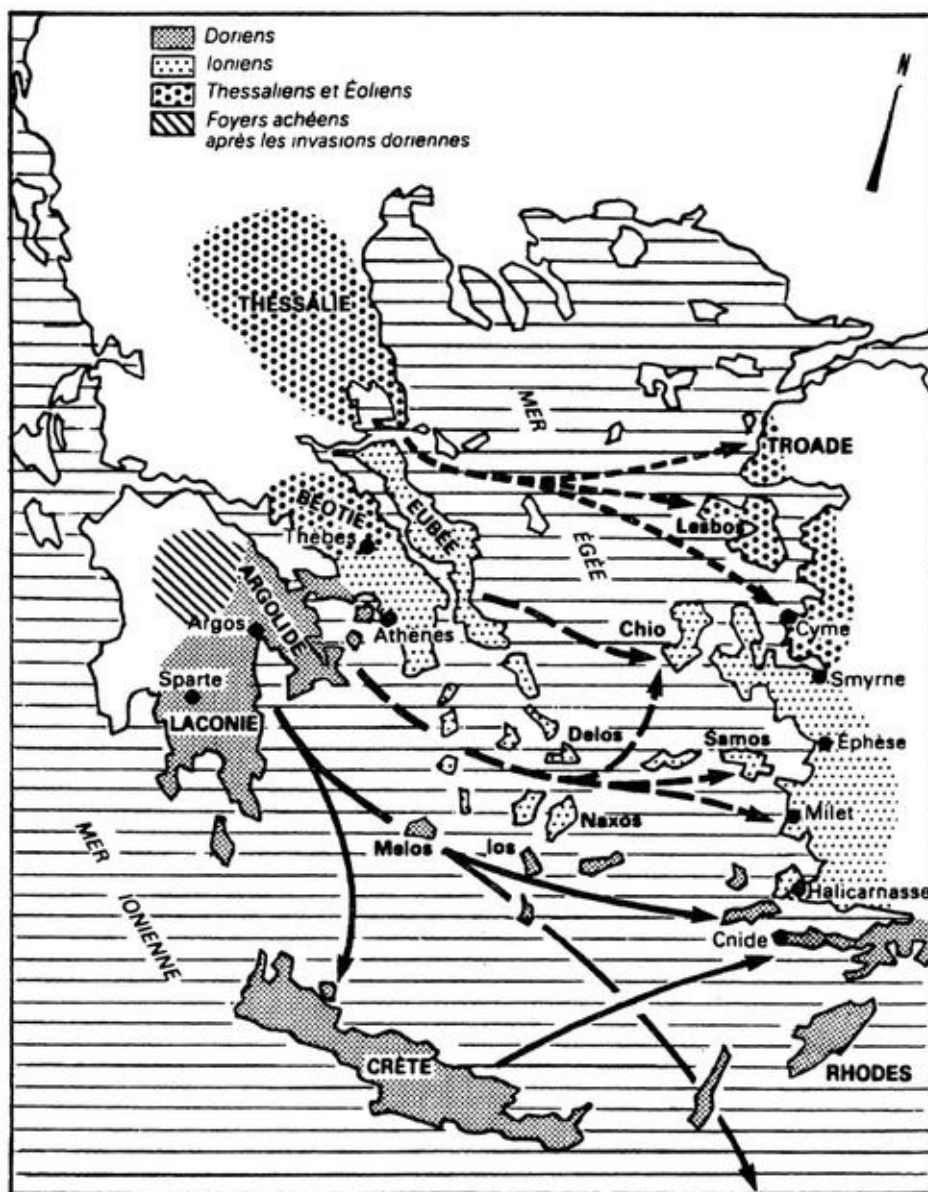
La réflexion générale dont nous venons de parler a existé bien avant qu'il y ait eu des « philosophes » au sens de la formule attribuée à Pythagore par Cicéron. Nous la rencontrons bien avant les Grecs, chez les Égyptiens, chez les Mésopotamiens, et en Extrême-Orient. Mais nulle part elle n'a pris l'aspect technique, spécialisé qu'on observe chez les philosophes de l'antiquité classique. À vrai dire, ce qu'on nomme « philosophie » au sens strict, c'est un type de préoccupation intellectuelle née en Grèce, à la fin du VII^e siècle avant notre ère. Certes, ce ne fut pas une génération spontanée et la philosophie n'est pas sortie tout armée, du cerveau de Thalès ou de Pythagore (bien que la tradition mythologique nous conte le contraire : Athéna, déesse guerrière mais aussi déesse de la sagesse, fut enfantée de la propre tête de Zeus, d'où elle s'élança tout armée). La philosophie grecque a des racines proche-orientales (notamment sumériennes), et, en Grèce même, elle a été précédée par divers courants de pensée qui laisseront des traces dans son histoire future.

Quoi qu'il en soit de ces racines, une chose est certaine : la première École de philosophie a été fondée vers la fin du VII^e siècle av. J.-C., à Milet, en Asie Mineure, par un personnage nommé Thalès de Milet. Tels sont le lieu et la date (quelques dizaines d'années près) de naissance de ce qu'on appelle la philosophie classique.

Ces conditions d'apparition sont loin d'être fortuites ; un bref rappel de l'protohistoire méditerranéenne va nous le faire comprendre. C'est à partir du III^e millénaire avant notre ère que le monde égéen et crétois a été submergé par des envahisseurs indo-européens, venus des régions danubiennes : les peuples helléniques, qu'on appelle communément et indistinctement « les Grecs ». Ils arrivent en vagues successives: les Achéens s'installent dans le Péloponnèse et en Crète, et créent la brillante civilisation dite mycénienne, d'après le nom de leur plus illustre cité ; ils sont suivis des Ioniens qui s'établissent en Grèce centrale puis des Éoliens et des Thessaliens qui peuplent les régions les plus septentrionales du pays. Dès le XV^e siècle av. J.-C., les Achéens traversent la mer

Égée et se répandent sur les côtes de l'Asie Mineure (les côtes de la Turquie moderne) : la guerre de Troie que nous rapportent les poèmes homériques est l'un des derniers épisodes de cette expansion. Elle précède de peu les invasions des Doriens, dernière vague d'envahisseurs qui s'établissent d'abord en Grèce continentale, puis dans les îles égéennes et en Asie Mineure, détruisant les cités achéennes, ioniennes et éoliennes. Dépossédés de leurs terres, les anciens peuples helléniques s'éparpillent dans le monde égéen, tandis que les Doriens créent de nouvelles cités (telle Sparte). A la fin de cette crise, vers le X^e siècle, la mise en place des populations est terminée: la Grèce continentale, les îles et les côtes de la mer Égée ont acquis un peuplement qui ne variera guère jusqu'à la fin du monde antique.

Les invasions doriennes ont eu d'importantes conséquences économiques et culturelles. Les grandes cités achéennes disparaissent, le commerce et la navigation cessent : la maîtrise des mers passe aux Phéniciens de Tyr et de Sidon (à proximité de l'actuelle Beyrouth). Mais le bilan n'est pas entièrement négatif: les Doriens ont introduit l'équitation (les Achéens n'utilisaient le cheval que comme animal de trait) et leur arrivée est contemporaine du développement de la métallurgie du fer, entre le XII^e et le X^e siècle av. J.-C. Culturellement, les conséquences sont plus graves : l'écriture disparaît (les Achéens l'avaient empruntée aux Crétois), l'art céramique recule, l'urbanisme et l'architecture eux aussi légués par les Crétois aux anciens Hellènes - s'évanouissent. Bref, le grand foyer culturel - d'origine principalement crétoise - qui avait brillé de mille feux autour de la mer Égée n'est plus. Dans cette région du monde, c'est maintenant l'Asie Mineure, bastion avancé du Proche-Orient, qui domine. Entre le monde grec, plongé dans une sorte de « Moyen Age », et le monde sémitique où dominent les cultures assyro-babylonienne, araméenne, phénicienne, etc., il existe une zone diffuse où bien des influences interfèrent. C'est là que se constitue le royaume de Lydie, à l'époque des invasions doriennes. Les Lydiens étaient de race Asianique dont les premiers rois (les Héraclides) étaient peut-être d'origine hittite ; au VIII^e siècle, les Héraclides sont remplacés par la dynastie des Mermnades (Gygès, Alyatte, Crésus), puissants souverains à la richesse légendaire qui ont favorisé le développement des cités grecques sur les rivages méditerranéens de l'Asie Mineure qu'ils dominaient. Intermédiaires entre la vieille culture orientale et la culture grecque naissante, ils ont certainement joué un rôle dans l'éclosion de ce qu'on a appelé (à tort) le « miracle grec ». C'est aux frontières du royaume lydien que se développent des cités comme Milete, Clazomènes, Colophon, Ephèse, Phocée, Samos ; et ce n'est pas un hasard si les premières Écoles philosophiques y naissent. Dans ce domaine, comme dans quelques autres, la Grèce antique a reçu la lumière de l'Orient.



LE PEUPEMENT DU MONDE GREC

Venons-en donc à Milet. Le site était déjà occupé par les Crétois ; les Ioniens l'ont colonisé au XII^e siècle. Dès le VIII^e siècle, avec la bénédiction des rois lydiens, Milet devient la plus puissante des cités maritimes de l'Asie Mineure. Elle commerçait avec tout le monde méditerranéen oriental et finit par exciter la convoitise des Mermnades (le roi Crésus l'annexa vers 546 av. J.-C.). C'est dans cette cité-carrefour, célèbre par ses ingénieurs et ses constructeurs de bateaux en rapport direct avec l'Égypte (il y avait des commerçants milésiens à Naucratis), en contact, par l'intermédiaire des Lydiens, avec l'Empire assyrien finissant (chute de Ninive en 612 av. J.-C., sous les coups des Mèdes), avec l'Empire néobabylonien qui va s'écrouler lui aussi sous les coups des Perses (chute de Babylone en 539 av. J.-C.), qu'un certain Thalès fonda, aux alentours de l'an 600 av. J.-C., la première École philosophique du monde occidental, connue sous la dénomination d'École ionienne ou École de Milet.

Thalès de Milet

Qui est donc ce fameux Thalès ? Les anciens auteurs le classent parmi les « Sept Sages » de la Grèce, liste qui comprenait surtout des hommes d'État du VI^e siècle av. J.-C. L'essentiel de ce que nous savons sur ce personnage et sur ses doctrines se trouve dans les Histoires d'Hérodote (v. 484-420 av. J.-C. : il écrivait environ cent cinquante ans après Thalès) et chez quelques autres auteurs (voir ci-après p. 29).

On a discuté de ses origines ethniques. Son père se nommait Examyes, ce qui est un nom carien. Or les Cariens étaient un ancien peuple d'Asie Mineure installés au sud de Milet, et qui avaient jadis colonisé les îles de Cos et de Rhodes. Complètement assimilés par les Ioniens, il n'était plus possible de les en distinguer au VI^e siècle ; l'examen des monuments montre que, dans une même famille, les noms cariens et ioniens alternaient. De ce point de vue, on peut donc affirmer que Thalès était ionien... Oui, mais Hérodote infirme cela et écrit en toutes lettres dans ses Histoires (I, 170) :

« ... Thalès de Milet, qui par ses origines était de race phénicienne... »

Alors, la question se pose (et ne peut recevoir de réponse) : s'agit-il d'un Grec ou d'un Sémite ? La thèse des ascendances phéniciennes est séduisante : elle explique l'origine du remarquable savoir astronomique de Thalès (l'astronomie est née à Babylone). Mais, compte tenu des multiples échanges culturels entre les Sémites orientaux et peuples de l'Asie Mineure, par l'entremise des Phéniciens, on peut aussi penser que Thalès était un Ionien de pure souche qui avait bien assimilé une partie de l'enseignement des astronomes « chaldéens » (néobabyloniens).

Sémite ou pur Ionien, peu importe : Thalès est indiscutablement un citoyen de Milet. Hérodote a retenu comme une prouesse intellectuelle exceptionnelle la prédiction d'une éclipse de soleil qui devait marquer la fin de la guerre entre les Lydiens et les Mèdes, précurseurs des Perses qui allaient bientôt dominer toute l'Asie Mineure et le Proche-Orient :

« ... ils [les Mèdes et les Lydiens] poursuivaient la guerre avec des chances égales quand, la sixième année, une rencontre s'étant produite, il advint que, pendant la bataille, le jour se transforma soudain en nuit. Cette défaillance du jour [= cette éclipse de soleil] avait été prédite aux Ioniens par Thalès de Milet, qui en avait fixé l'époque dans les limites de l'année où effectivement elle eut lieu. » (Histoires, I, 74.)

De tout ce qu'on sait sur Thalès, c'est cette prédiction astronomique qui est

fait le plus certain. Le témoignage d'Hérodote est confirmé par Xénophane (voir p. 58), qui était un disciple du principal disciple de Thalès. Bien entendu, celui-ci ne pouvait alors connaître ni la cause des éclipses, ni les moyens d'en calculer la venue ; encore moins pouvait-il prévoir la date d'une éclipse de soleil visible en un lieu donné - en l'occurrence l'Asie Mineure. Personne, d'ailleurs, n'en était alors capable. Mais les Babyloniens, grands observateurs du ciel, avaient remarqué que les éclipses de lune et de soleil réapparaissaient avec une certaine périodicité tous les 223 mois lunaires. Peut-être Thalès était-il au courant de cela et peut-être a-t-il annoncé l'éclipse en question en se fondant sur des documents babyloniens (transmis par qui ? par les Phéniciens ?). Il s'est trouvé que l'éclipse prévue fut visible en Asie Mineure (toutes les éclipses de soleil ne sont pas visibles en un lieu donné), et cette circonstance augmenta son renom. Ce qui nous intéresse, c'est que l'anecdote nous permet de situer Thalès dans le temps, donc de déterminer la date de naissance de la « philosophie ». Les astronomes ont calculé qu'il y a eu à cette époque deux éclipses de soleil visibles en Asie Mineure : l'une en 610 et l'autre en 585 (av. J.-C.). En admettant que Thalès avait atteint le sommet de son activité intellectuelle lorsqu'il fit cette prédiction (c'est ce que les Grecs appelaient l'acmé d'un personnage ; les Latins diront : le floruit), on peut donc dire que la première École de philosophie fut créée vers 585 ou vers 610 av. J.-C. Quant à Thalès lui-même, on peut s'amuser à faire des hypothèses sur ses dates de naissance et de mort d'après d'autres concordances rapportées par les Anciens. On nous dit, par exemple, qu'il mourut l'année précédant la « ruine de l'Ionie », c'est-à-dire la conquête de Crésus, en 546 av. J.-C. ; Thalès serait donc mort en 547 et, dans la mesure où certains textes nous permettent de penser qu'il mourut à soixante-dix ans, il serait né en 617 ou 616 av. J.-C. (ce qui lui donnerait trente-deux ou trente-trois ans l'année de l'éclipse, si on choisit celle de 585, et non pas quarante ans). Tout cela, évidemment, est très hypothétique. Seule chose certaine : Thalès naquit à la fin du VII^e siècle avant notre ère et mourut au environs de 550 av. J.-C. ; il créa son École vers l'an 600, à quinze ou vingt ans après.

Les doctrines de Thalès

Puisque Thalès est le créateur officiel de la philosophie en Occident, il devra être intéressant de connaître ses doctrines. Malheureusement nous ne sommes pas mieux renseignés sur celles-ci que sur le personnage. Nous n'avons que quelques informations éparses, provenant d'Hérodote et de divers auteurs (donc en particulier, Diogène Laërce, qui écrivit, au III^e siècle ap. J.-C. un recueil intitulé Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres, et que nous citerons fréquemment; voir p. 42).

Il nous a donc été transmis que Thalès avait voyagé en Égypte et qu'il avait donné une explication des crues du Nil: ce fleuve a la particularité paradoxale, en regard à sa situation géographique, de grossir en été ; Thalès avait proposé d'expliquer ses crues par les vents étésiens (qui soufflent en été, en venant de

nord, dans la Méditerranée orientale). D'Égypte, Thalès aurait ramené en Ionie la science géométrique : on lui attribue la paternité de quelques propositions simples qu'il aurait énoncées sans les démontrer (un cas d'égalité des triangles, la propriété d'un diamètre de diviser un cercle en deux demi-cercles égaux, la propriété pour des droites parallèles de déterminer sur des sécantes quelconques des segments proportionnels, propriété connue en géométrie sous l'appellation « théorème de Thalès »). Thalès serait ainsi parvenu à mesurer la hauteur des grandes Pyramides ou la distance d'un navire en mer à partir de la constatation empirique des propositions en question dont il avait perçu la généralité. Par ailleurs, Thalès de Milet nous est toujours présenté comme un ingénieur et un homme expert dans l'art de la navigation. C'était là deux spécialités des Milésiens qui louaient souvent leur ingéniosité et leur savoir aux Lydiens : selon Hérodote, Thalès aurait aidé le roi Crésus à transporter son armée d'une rive à l'autre du fleuve Halys en modifiant son cours par des travaux de terrassement. (Histoires, 75.)

Tout cela n'est pas très « philosophique » ; mais voici qui l'est davantage. La tradition rapporte que Thalès voyait dans l'eau le principe de toutes choses, la substance unique à laquelle tout se rapportait. Cette proposition doit être étudiée de deux points de vue : celui de son « intention » et celui de sa méthode.

L'« intention » est d'une grande originalité. Jusqu'alors, on ne s'était guère posé de questions sur l'origine des êtres qui constituent l'univers : un homme, un caillou, une étoile, etc., sont-ils de natures différentes ou dérivent-ils d'une même réalité première ? Ce problème est neuf, et Thalès est le premier à le poser. La solution qu'il propose semble simpliste et elle est, de toute évidence, inexacte, mais l'attitude du sage Milésien contient en germe toute la métaphysique et toute la physique. La première de ces deux disciplines s'est donné comme objet la recherche de la réalité unique qui soutient toutes choses : Platon l'appellera le « monde des Idées », Aristote « le Premier Moteur immobile », Descartes « la substance », Leibniz « les monades », Kant « le noumène », Hegel « l'absolu », et ainsi de suite. Chacun, à sa manière, tentera de bâtir une science de l'Être, ce qui, dans le langage savant des philosophes, se nomme l'ontologie (avec de nombreuses nuances que nous préciserons dans le cours de ce livre). Quant à la physique, après des siècles de tâtonnements, elle en est arrivée à cette conclusion que tout dans l'univers, est un assemblage de particules électrisées ou neutres et que la substance première de toutes choses est ce qu'on nomme l'énergie, concept hautement sophistiqué. Lorsque Thalès déclarait (selon Aristote) : « l'eau est la cause matérielle de toutes choses », il était ainsi, sans le savoir, le précurseur de la métaphysique et de la physique moderne.

Que dire de sa méthode ? Thalès a cherché, dans son expérience quotidienne, les éléments de la réponse à la question : « Quelle est la substance première de toutes choses ? ». Et son expérience le met en contact avec l'eau : qu'il s'agisse de navigation, d'observation du régime des fleuves, de la météorologie. Il a sans doute eu la réaction intellectuelle d'un spécialiste en hydrologie. La méthode est simpliste et les successeurs de Thalès chercheront, bien entendu, à le corriger et à le dépasser, jusqu'à ce que Platon et Aristote, deux siècles plus tard, définissent

les fondements du rationalisme qui règne encore sur la science et sur la philosophie.

Il reste à dire quelques mots de cette initiative originale : la création d'une École, c'est-à-dire d'une institution où l'on divulgue le savoir, quel qu'il soit. C'est là un des traits les plus typiques de la vie philosophique dans la Grèce antique : chaque penseur, chaque savant cherchait à faire connaître sa pensée, ses doctrines, ses expériences à des disciples qui, à leur tour, deviendraient des maîtres, et cela par un enseignement oral distinct de l'enseignement écrit (qui n'est pas général : Thalès n'a rien écrit, Socrate non plus, et ils ne furent pas les seuls de leur espèce). L'École philosophique, c'est souvent (mais non nécessairement) un lieu bâti : un portique, un bâtiment qui n'avait plus d'autres fonctions, ou même une construction neuve créée pour la circonstance. Le Maître – et, éventuellement, ses collaborateurs ou ses meilleurs disciples – y enseignait selon des méthodes qui lui sont propres ; quand le corps enseignant et le nombre des élèves croissent, une organisation voit le jour. Certaines grandes Écoles classiques, comme l'Académie, fondée par Platon, ou le Lycée, créé par Aristote, ont eu la vie longue ; on connaît les noms de leurs chefs successifs (les *scholarches*), leur histoire interne, etc. Ce qui est remarquable, c'est le développement de ces Écoles : il n'est guère de grande cité grecque qui n'en ait abrité une (voir carte p. 46) ; certaines d'entre elles avaient des filiales (exemple : les Écoles pythagoriciennes). Ce qui doit nous frapper, c'est la soif du savoir et le besoin de le communiquer. Cet état de choses a débuté vers l'an 600 av. J.-C., à Milet, sous l'égide du grand (et quasi inconnu) Thalès de Milet.

PREMIÈRE PARTIE

La philosophie antique

I.

Avant Socrate

1. LES SOURCES

L'histoire de la pensée antique s'étend sur une quinzaine de siècles. Elle est née en Grèce et elle s'est développée dans le monde hellénique ; c'est en Grèce que les premiers philosophes ont enseigné et écrit et, après que les Romains eurent fait leur conquête de la Grèce et du Moyen-Orient, c'est encore le grec qui reste la langue de la philosophie (avec quelques rares exceptions, comme Sénèque qui a écrit en latin). Le triomphe du christianisme dans l'Empire romain a eu pour conséquences la fermeture des Écoles dites « païennes » et la disparition de nombreux écrits des philosophes antiques ; ceux-ci furent retrouvés en Orient par les Arabes, qui traduisirent les plus importants d'entre eux. À partir du X^e siècle, certains évêques, certains monastères recopient ou font recopier les manuscrits anciens ; c'est à partir de ces manuscrits médiévaux et de quelques autres sources qu'ont été édités les textes qui sont parvenus jusqu'à nous.

Échelle chronologique

On peut distinguer quatre périodes dans l'histoire de la philosophie grecque.

Du X^e au VI^e siècle av. J.-C., la philosophie proprement dite n'est pas encore née, elle est en gestation. C'est l'époque où se fixent les récits mythologiques concernant l'origine de l'univers (cosmogonies) et les dieux (théogonies). Ces récits mêlent des composantes très diverses : 1° les éléments religieux et mythiques des Crétois et des Égéens, antérieurs à l'arrivée des Hellènes ; 2° les composantes indo-européennes propres aux Hellènes (notamment l'idée d'un dieu souverain, créateur et Père tout-puissant, Zeus) ; 3° les influences sémitiques d'origine mésopotamienne, qui parviennent aux Grecs par l'Asie Mineure. Nous connaissons la mythologie grecque par les poèmes homériques (IX^e/VIII^e siècle av. J.-C.), par la Théogonie d'Hésiode, contant la naissance de l'univers et les généalogies des dieux (VIII^e siècle av. J.-C.) et par des fragments plus ou moins étendus remontant à des auteurs du VII^e et du VI^e siècle comme Phérécyde de Siphos, Hécateé de Milet, Akousilaos, ou plus tardifs comme Hellanikos, etc. ; de nombreuses tentatives de synthèse ont été entreprises plus tardivement (Hérodote a

V^e siècle av. J.-C. ; Évhémère au III^e siècle av. J.-C. ; Apollodore d'Athènes au II^e siècle av. J.-C.).

Au cours de cette période se développe le culte public des divinités, en des sanctuaires et en des lieux sacrés ; ce culte comportait des sacrifices d'animaux, des offrandes, des processions, des jeux rappelant plus ou moins symboliquement un mythe ou un épisode mythologique. Souvent le sanctuaire faisait aussi fonction d'oracle, prédisant l'avenir en des termes voilés que les prêtres interprétaient. Parmi les sanctuaires les plus fameux, celui de Delphes, consacré à Apollon, possédait un oracle que l'on venait consulter de toutes les régions de la Grèce : une devineresse, la Pythie (de Pythō, ancien nom du site), installée sur un trépied, y entrait en transes, et les prêtres interprétaient ses cris et ses gesticulations. Le fronton du temple de Delphes portait, dit-on, la formule célèbre Gnōthi seauton « Connais-toi toi-même », dont Socrate devait faire son programme philosophique fondamental.

Aux cultes publics s'opposaient les cultes secrets, dits cultes à mystères, réservés aux seuls initiés (les mystes), admis à les célébrer après avoir subi une cérémonie d'initiation. Les fidèles qui participent à un mystère forment une sorte de société secrète : ils s'engagent à ne rien révéler de l'enseignement religieux qu'ils reçoivent et qui porte, en général, sur la nature de l'homme et du monde, sur l'origine et la fin des choses, sur la destinée de l'homme après sa mort, etc. La tradition des mystères est vaste, et l'on ne compte plus les divinités qui ont été l'objet d'un culte ésotérique : Isis et Osiris en Égypte, Mithra en Perse, Adonis en Syrie, Zeus en Crète, les Cabires (descendants d'Héphaïstos, le dieu du feu) en Samothrace, Dionysos (dieu du vin et de l'ivresse) en de nombreux lieux (surtout en Attique aux VI^e et V^e siècles av. J.-C., puis à Rome où il devient Bacchus), Dēmētēr à Éleusis (près d'Athènes). Les auteurs anciens rapportaient à Orphée (personnage légendaire) l'introduction des mystères ; à partir du VII^e/VI^e siècle av. J.-C. il circule en Grèce des écrits orphiques concernant principalement la théorie de l'âme. Selon les doctrines orphiques, l'homme est l'assemblage d'un corps mortel et d'une âme immortelle, d'essence divine, prisonnière de ce corps dont la mort le délivre ; après la mort, l'âme individuelle se réincarne dans un autre corps (dont la forme dépend des mérites acquis pendant la vie précédente) jusqu'à ce qu'elle parvienne, grâce à une vie parfaite, à échapper à la « roue des naissances ». Ces doctrines ont influencé certains philosophes grecs (Pythagore et la métempsycose ; la théorie de l'âme chez Platon ; etc.).

À cette période de gestation, qui a duré environ quatre siècles, succède une période de jeunesse, qui s'étend - en gros - de 600 à 450 av. J.-C. Elle commence avec la fondation de l'École de Milet, par Thalès (voir p. 28) et se termine lorsque Socrate distribue son enseignement à qui veut l'entendre, dans la cité qui est sur le point de devenir la capitale intellectuelle du monde grec, Athènes. Les philosophes de cette période sont appelés présocratiques, parce qu'ils ont enseigné avant Socrate ; ce sont les Ioniens de l'École de Milet (Thalès, Anaximandre, Anaximène), les Pythagoriciens groupés en sectes qui ont essaimé dans tout le monde grec, les philosophes de l'École d'Élée (Parménide, Zéno

d'Élée, etc.), des personnalités isolées (Héraclite, Empédocle, Anaxagore, Démocrite) et enfin les Sophistes, contemporains de Socrate.

Ces Présocratiques ont été les premiers « philosophes » au sens classique du terme. Ils se sont occupés de cosmologie, mais aussi de morale, de mathématiques, de physique, et certains, comme les Éléates, ont été les premiers à poser le problème ontologique (voir ci-dessus p. 29 et ci-après les doctrines de l'École d'Élée). Ils ont écrit des ouvrages parfois très abondants (Démocrite, par exemple, aurait composé une œuvre aussi imposante que celle d'Aristote), mais ne reste plus de leur enseignement que quelques fragments, rapportés par leurs successeurs. C'est à leur propos que nous soulèverons dans la suite de ce chapitre le problème érudit des sources.

La troisième période correspond à l'enseignement de Socrate, à l'œuvre de Platon et à celle d'Aristote ; elle commence dans la seconde moitié du V^e siècle av. J.-C. et se termine à la mort d'Aristote (322 av. J.-C.). Paradoxalement, cette phase de maturité philosophique a lieu à l'époque où la cité athénienne, qui avait, à la tête des cités grecques, écarté le péril perse, voit sa puissance décliner : les guerres du Péloponnèse (coalitions menées par Sparte) ont pour conséquence la dégradation de la démocratie athénienne (les « Trente tyrans » gouvernent Athènes en 404/403 av. J.-C.) et, à partir de 357 av. J.-C., un nouveau péril étranger menace le monde grec en la personne de Philippe II de Macédoine, vainqueur définitif d'Athènes en 338 av. J.-C. (bataille de Chéronée). Ces soubresauts ont eu quelque influence sur l'histoire de la philosophie :

- Socrate fit les frais de l'« épuration » qui suivit la tyrannie des Trente, et fut condamné à mort en 399 av. J.-C. ;

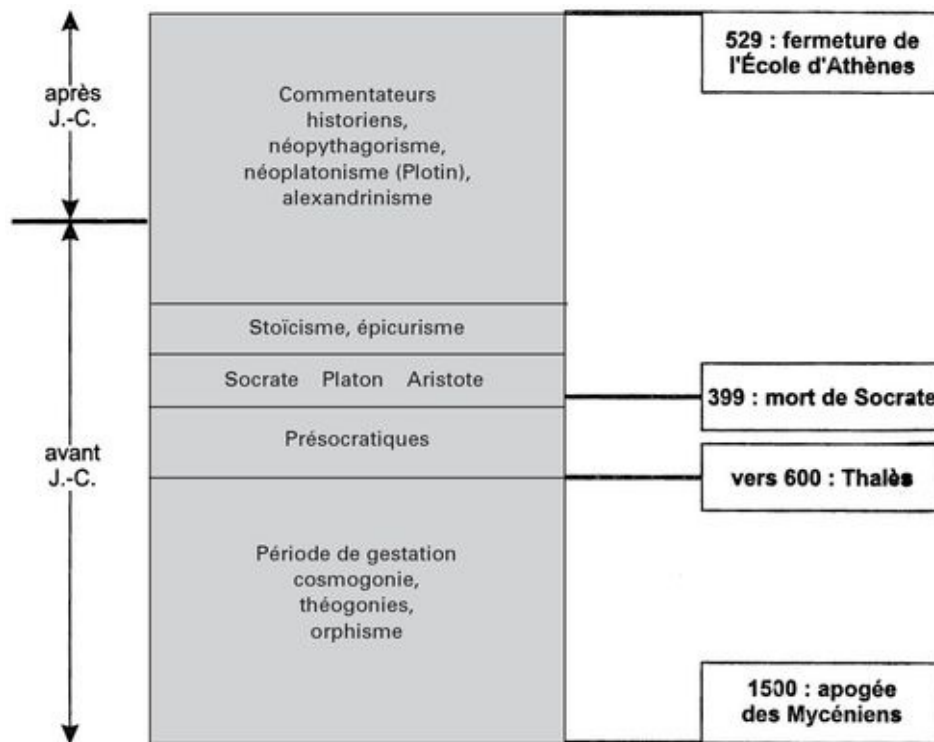
- Platon, que ses origines aristocratiques liaient aux Trente tyrans (son oncle Critias, était l'une des têtes de cette oligarchie) et que sa réputation de disciple de Socrate rendait suspect à la démocratie rétablie, préféra voyager en Grande Grèce et laisser passer l'orage ; au cours de ces voyages (390-388 av. J.-C.), il prit contact avec les Pythagoriciens d'Italie du Sud et vécut une aventure politique (négative) en Sicile, deux expériences qui ne sont pas sans rapport avec la place que tiennent dans ses Dialogues les préoccupations mathématiques et les préoccupations politiques ;

- Aristote, élève de Platon, fut d'abord le précepteur d'Alexandre (son père était lui-même médecin à la cour de Philippe de Macédoine) ; l'appui du parti macédonien explique peut-être le succès de son École (le Lycée), qui éclipsa un instant celle qu'avait fondée Platon (l'Académie).

Alexandre le Grand, fils de Philippe de Macédoine, meurt en 323 av. J.-C., après avoir conquis un immense empire, Aristote meurt l'année suivante. À partir de la mort d'Alexandre, on ne parle plus de monde hellénique, mais de monde hellénistique, dont la capitale n'est plus Athènes, mais Alexandrie, ville fondée en Égypte par Alexandre (janvier 331 av. J.-C.). Deux siècles plus tard, l'Orient hellénistique changera de maître et deviendra romain. Au cours de cette période hellénistique et romaine, de nouvelles Écoles se créent à Athènes, au III^e siècle av. J.-C. (les Stoïciens et les Épicuriens), puis la philosophie grecque s'éteint.

doucement, elle perd de sa puissance créatrice et l'on entre, pour cinq ou six siècles, dans l'ère des commentateurs et des compilateurs (principalement alexandrins).

L'avènement du christianisme, qui implique une nouvelle vision du monde et de l'homme, va susciter quelques réveils de l'ancien hellénisme, tels le néopythagorisme et le néoplatonisme (Plotin, 205-270-ap. J.-C. ; il a enseigné à Rome). Mais le triomphe des idées nouvelles est absolu, tant en Orient, où Constantinople, inaugurée par l'empereur Constantin en 330 ap. J.-C., devient la rivale d'Alexandrie, qu'en Occident. Les unes après les autres, les Écoles « païennes » sont fermées par les autorités impériales et la philosophie grecque meurt officiellement en 529 ap. J.-C., année de la fermeture de l'École d'Athènes par l'empereur Justinien.



Ce schéma permet de se représenter l'importance relative des quatre périodes de la philosophie grecque antique (la première période a été coupée pour respecter l'échelle). La phase la plus féconde est, sans aucun doute, située entre 450 (début de l'enseignement de Socrate) et 322 (mort d'Aristote) : elle a duré un peu plus d'un siècle... sur 1 500 ans d'histoire!

POINTS DE REPÈRE SUR L'HISTOIRE DE LA GRÈCE ANTIQUE

Les Grecs ou Hellènes sont arrivés en Grèce continentale, dans les îles de la mer Égée et sur les rivages de l'Asie Mineure à partir du II^e millénaire av. J.-C. Ils venaient du Nord, par vagues successives. Achéens (qu'on appelle Mycéniens à partir de 1600 av. J.-C.), Ioniens, Éoliens, Thessaliens s'installent durant la période achéenne (XV^e-XII^e siècle av. J.-C.) ; les derniers arrivants sont les Doriens qui, dès le

- [**Biogea online**](#)
- [**The Lion's Eye \(Ilario, Book 1\) book**](#)
- [**download online Alice's Cookbook**](#)
- [**click Dao Companion to Classical Confucian Philosophy \(Dao Companions to Chinese Philosophy, Volume 3\)**](#)

- <http://dadhoc.com/lib/Steampunk-Style-Jewelry--Victorian--Fantasy--and-Mechanical-Necklaces--Bracelets--and-Earrings.pdf>
- <http://fortune-touko.com/library/Hitler-s-Private-Library.pdf>
- <http://jaythebody.com/freebooks/Alice-s-Cookbook.pdf>
- <http://cambridgebrass.com/?freebooks/Bunny-Tales--Behind-Closed-Doors-at-the-Playboy-Mansion.pdf>